

CORRESPONDANCE SUR UNE CORRESPONDANCE

À la demande de Mme Catherine Gide, et parce que l'objet du débat nous paraît dépasser le simple plan des relations privées, nous publions ci-dessous une lettre relative au projet de publication de la correspondance échangée entre André Gide et Marc Allégret, dont nous avons été amené à l'entretenir. Nous l'avons fait suivre d'une réponse.

*

Le 8 septembre 1990

Cher Daniel Durosay,

Vous craigniez que vos propos au téléphone, je les aie mal compris. Je craignais de mon côté m'être mal exprimée. Votre lettre justifie mes craintes.

Mais non, bien sûr, ce n'est pas l'indiscrétion qui me gêne. Ces lettres ne révèlent rien de neuf d'une liaison qui n'a jamais été dissimulée honteusement. Ma grand-mère elle-même, dites-vous, et vous avez raison de le souligner, "en parle plus complètement, plus nettement" que cette correspondance.

J'ai envie de vous dire : "Alors, à quoi bon la publier? Qu'ajoute-t-elle donc de si intéressant?" Vous avez un argument qui m'a touchée ; vous dites que ces lettres racontent l'histoire d'une formation. Comme ce serait passionnant... si c'était vrai. Vous pensez bien que j'applaudirais à une publication qui serait alors "exemplaire". Mais vous doutez vous-même de votre argument. "Il se peut que l'intéressé n'ait pas entièrement répondu à l'attente". Et avouez-le, mise à part une lettre ou deux, la "pédagogie" développée ici n'est pas très convaincante, ni très appliquée, ni très insistante, ou si vous préférez, elle me paraît vite découragée (peut-être à cause du peu d'intérêt marqué par un enseignant distrait). Ah! comme je souhaiterais, par contre, qu'une étude sérieuse, s'appuyant aussi sur ces lettres, soit enfin entreprise sur la pédagogie et son importance dans la conception que mon père développait de l'amour, de la sincérité et de son exemplarité. C'est pourquoi je tiens à ce que ces lettres restent à la disposition des chercheurs ou de toute personne qui voudrait travailler sur ce thème (ou un autre). Mais il me semble que ce serait tromper le lecteur "non-prévenu", l'honnête lecteur, en lui laissant croire qu'il va trouver là de quoi instruire sa réflexion en ce domaine.

J'en viens aux raisons qui motivent mon refus et que j'ai si mal su vous exposer au téléphone.

Il faut d'abord, encore une fois, que vous soyez bien convaincu que ce n'est pas l'indiscrétion qui me gêne. Et à ce sujet, je m'étonne que vous alliez jusqu'à consentir à supprimer "sans dommage pour la ligne d'ensemble de cet échange... quelques notations indiscrètes".

Vous pensez bien que si je consentais à publier ces lettres, ce serait dans leur intégralité et que je ne pourrais m'associer à cette sorte de censure de bonne compagnie. Non, ce n'est pas l'indiscrétion qui motive mon opposition. C'est un sentiment bien plus complexe de ce que l'écriture et la publication représentaient, il me semble, pour Gide.

Si je peux prendre le risque de résumer en peu de mots ce que je ressens, je dirai :

1) que cette publication contrevient à la volonté très clairement exprimée par Gide d'être lu en écrivain, en artiste, compte tenu de ce que l'art n'est pas pour lui fioriture et divertissement mais une sorte de morale (ou de conduite), de moyen d'accéder à la sincérité et à la vérité.
2) que cette publication est de nature (et votre lettre me le confirme) à accréditer une idée qui m'est particulièrement insupportable, l'idée qu'il y a un enfer de Gide, un Gide caché et sulfureux, bref, comme disent les journalistes "du croustillant là-dedans". Convenez qu'il y a de quoi m'inquiéter quand je vous vois distinguer les oeuvres artistiques et ce que vous appelez (pardonnez-moi de bondir) les "parties honteuses", Corydon, Si le grain, Le Congo etc...

Vous-même, avec prudence heureusement, vous écrivez : "À supposer qu'on veuille dresser un enfer gidien..." À ma connaissance Gide n'a jamais eu honte ni de Corydon ni de Si le grain ne meurt ni de son Journal ni de rien de ce qu'il a publié et estimé publiable. Il n'y a pas d'enfer de Gide. Je voudrais que cela soit inscrit en lettres capitales sur toute publication du moindre de ses écrits.

Je sais que c'est aussi votre sentiment et que vous ne songez pas à dresser la carte de cet enfer. Mais vous voilà porté à des distinctions qui risqueraient de laisser croire à son existence. Il n'y a chez Gide rien de semblable à ces tableaux protégés de la lubricité des enfants par un petit rideau, que l'on voyait autrefois dans certains musées. Gide est justement celui qui a supprimé les rideaux. Il a voulu ne rien dissimuler. Et s'il y a quelque chose de dissimulé chez lui c'est à la science incertaine de la psychologie des magazines qu'il faudrait le demander. Je pense que tel n'est pas votre propos, que l'intérêt que vous portez à Gide vous pousse à ne pas vous rassasier de ce qui a été dit sur Gide et Marc.

Je vous dirais bien mon sentiment sur la sincérité de Gide à laquelle vous faites référence. Mais cette lettre est déjà longue. Disons seulement que la sincérité ne me paraît pas avoir été chez mon père l'expression de l'instinct ou toute de primesaut. Ce serait plutôt au contraire l'effet de ce qui me semble une volonté morale. La sincérité se gagne. De même que la liberté, qui n'est pas la licence. Mais non vraiment, cela nous entraînerait trop loin.

Croyez, cher ami, que je suis désolée de vous décevoir, mais au fond très convaincue que l'intérêt que vous portez à l'oeuvre de mon père vous portera à comprendre mes raisons.

*

Paris, ce 29 septembre 1990

Chère Catherine Gide,

puisque votre lettre ouverte répond à une lettre privée, permettez que, pour éclairer le lecteur, j'ajoute quelques mots à un échange dont j'ai regret qu'il n'ait pas rapproché nos points de vue. Je me bornerai à quelques correctifs, et deux remarques sur le fond.

Votre réponse prend appui sur ma lettre précédente, mais, en vérité, de manière inexacte. Vous me faites dire que la Petite Dame parle "plus complètement, plus nettement" que leurs lettres, de la liaison de Gide et de Marc Allégret. Ma phrase disait le contraire ; le témoignage direct est plus fort :

"la correspondance avec Marc Allégret est de plain-pied avec tous ces témoignages intimes [j'évoquais les Cahiers de la Petite Dame, et le livre de J. Schlumberger sur Madeleine et André]. Elle ne dit rien que votre grand-mère n'ait fait savoir; mais sur certains points, elle le dit plus complètement, plus nettement."

Dans cette correspondance qui vous déçoit, nous ne lisons pas la même aventure. Vous y voyez l'échec d'une formation et le découragement de Gide. J'y vois autre chose : un adolescent difficile, pour toutes sortes de raisons, qui tiennent au milieu, à l'époque, autant qu'à l'individu lui-même ; et un aîné attentif et constant dans son projet de formation, lors même que la solution est plus difficile à trouver. C'est là ce qui différencie cette correspondance, abondante et durable, d'autres plus fugitives, comme celle, par exemple, avec René Michelet. J'y trouve encore la confrontation de deux personnalités — un rapport

que l'âge rend nécessairement inégal, avec une volonté de bien faire du côté de l'aîné, mais aussi, le contrariant peut-être, un penchant à l'échappement et à la liberté, de la part du cadet. Ce décalage de niveau et de tempo est à lui seul une source d'intérêt. Le projet de formation est forcément inscrit dans cette liaison, et donc dans la correspondance. Forcément, car c'était là ce qui permettait aux parents Allégret d'envisager sans crainte l'attention portée par Gide à leur enfant. *Alibi commode ?* Ce serait faire injure à Gide de considérer que cet argument servît seulement de masque, — et ce serait négliger la leçon de Corydon. Le constant commerce entre la fausse monnaie et la bonne, les cheminements détournés vers l'authentique, constituent un autre intérêt majeur de ces lettres. Possible que la réalisation n'ait pas été à hauteur ; il est vrai que la correspondance avec Marc est inégale, qu'on y rencontre quelques grandes lettres, dans les années capitales, les deux ou trois premières, et quantité d'autres plus ordinaires. Mais c'est le lot de bien des correspondances ; une correspondance n'est pas une épure, ni un traité didactique, mais la mémoire d'un vécu. Peut-on, sans statufier, supprimer ce vécu ?

Je vois aussi, l'avouerai-je, une contradiction non résolue entre l'idée que ces lettres pourraient servir à des études sur la pédagogie gidienne, et le jugement qui, sitôt après, condamne cette correspondance : elle n'apporterait rien au sujet. Ce serait très étonnant. J'ai dit pourquoi.

Sur deux questions de fond, nos points de vue, je le crains, ne peuvent se rejoindre :

1) l'interprétation exclusivement esthétique de l'œuvre de Gide invaliderait, selon vous, toute publication s'écartant de ce critère. À cela, j'objectais ceci :

“Le point de vue artistique que vous posez comme voie d'appréciation exclusive ne peut valoir que pour les œuvres expressément voulues telles. Or l'œuvre de Gide ne se réduit pas à celles-là. Où classer, dans cette hypothèse, sinon dans les parties honteuses, à supposer qu'on veuille dresser un enfer gidien, *Corydon*, *Si le grain ne meurt*, *le Voyage au Congo*, et *Retour de l'U.R.S.S.*, *Ainsi soit-il* — tous ouvrages, pour ne parler que des plus connus, dont il est difficile de dire qu'ils se bornent à illustrer une pratique esthétique ?”

J'ajoutais que la diversité de l'œuvre conseillait de l'éclairer de diverses manières.

Tout lecteur de bonne foi comprendra, par cette citation, que l' "enfer gidien", qui vous fait bondir à juste titre, n'était sous ma plume qu'une hypothèse ironique, évidemment caricaturale, — non, sérieusement, vous avez cru ?... — pour exprimer la crainte qu'il se constituât, et plaider en faveur d'une publication qui eût levé le doute. Nous savons maintenant que vous êtes contre un enfer gidien, contre toute censure, et, pour l'avenir, nous en sommes rassurés.

2) Une question, cependant, demeure éludée. Entre autres choses, Gide fut aussi homosexuel. Son œuvre et sa vie auront donc leur place dans une histoire des homosexualités en France, comme dans celle du roman par exemple. Sous cet angle, la correspondance avec Marc Allégret — il s'agit de 450 lettres — retrace un vécu qui eut sa beauté, sa fraîcheur, sa grandeur, et ses petites choses. La décision de ne pas publier ce document — un document qui n'a pas beaucoup d'égal, et qui, d'une certaine manière, pourrait être utilement confronté à l'image de la "race maudite" selon Proust — n'aura-t-elle pas pour effet de mutiler l'homosexuel, sous prétexte de préserver l'écrivain ?

Je terminerai sur cette question, qui m'interroge moi-même, mais à laquelle, visiblement, nous n'apportons pas semblable réponse. L'exploration d'une œuvre, et de la vie qui va de pair, prend du temps. Il eût été logique de mettre d'abord les documents à disposition, pour ensuite favoriser les études. Je demande s'il n'eût pas été préférable que cette correspondance fût accessible sans discrimination, avec les éclairages souhaitables, plutôt que lue, longtemps encore, sous le manteau — ce n'est pas dire : "derrière le rideau". Voilà la raison de bon sens qui me fait encore espérer que le dossier dont nous parlons ne sera pas définitivement clos.

Quel que soit notre débat, vous savez, n'est-ce pas, chère amie, que nous cherchons l'un et l'autre à servir Gide.

D. Durosay

*

POST-SCRIPTUMS

Lundi 26 novembre 1990

cher ami,

Des pages d'explications ne serviraient à rien, nous ne pourrions nous entendre.

Amicalement brisons là.

L'essentiel, n'est-ce pas, est que cette correspondance soit accessible à tous les chercheurs et qu'ils sachent que c'est vous qui avez eu la patience de la rassembler.

Catherine Gide.

*

ce 2 octobre 1990

Chère amie,

Quant à mon travail d'établissement du texte, il est encore trop imparfait pour être prématurément proposé au public exigeant auquel on le destine.

Et puis, encore faudrait-il connaître l'avis de l'actuelle détentrice de ces lettres, et savoir si ce mode de diffusion a son agrément.

D. Durosay.